

Kuh Del Rosario, Julie Roch-Cuerrier et Ingrid Tremblay, Vers des cycles mouvants

Jean-Michel Quirion

Numéro 129, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97096ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quirion, J.-M. (2021). Compte rendu de [Kuh Del Rosario, Julie Roch-Cuerrier et Ingrid Tremblay, Vers des cycles mouvants]. *Espace*, (129), 104–106.

davantage appel au registre de l'icône qu'à une temporalité de reportage ou d'instantané, puisque ce jeune garçon aux allures androgynes pose devant l'objectif sur un fond neutre, avec pour unique indication d'époque ce sweat-shirt sur lequel est écrit « first boy ». Cette inscription populaire sur un produit de prêt-à-porter de la grande industrie mondiale du textile se colore alors des luttes de ces mondes antagonistes. Les pièces *Untitled (Broken pipeline)* (2021), coulée d'oxyde de fer sur un grand rectangle en carton exposé à même le sol et *Spill*, datant de 2020, une série d'affiches en noir et blanc qui évoque une marée noire demeure plus scénographique et matériologique que conceptuelle. Avec ces dispositifs, l'artiste veut ici rappeler la précarité des objets et affiches des activistes environnementaux.

Enfin, le film *Le serpent noir* (2020) se structure en cinq chapitres sans dialogue et sans figures humaines. Le générique du film fait aussi l'objet d'affiches à emporter : ce sont les noms des lieux qu'a parcourus l'artiste le long de l'oléoduc. La musique du film, en alternance avec le bruit réel des machines et des camions de fret, a été composée par Térrence Meunier d'après la partition d'une berceuse cheyenne retranscrite par l'ethnomusicienne américaine Natalie Curtis-Burlin. Ainsi, le voyage le long de Keystone XL, transportant plus de 700 000 barils de pétrole extrait des sables bitumineux de la région, est ponctué de cartons noirs énumérant les noms des lieux parcourus, donnés tant par les autochtones que par les tristes batailles des premiers conquérants européens. De la forêt boréale édenique à la géologie contaminée par l'extraction du pétrole, de l'aube à la tombée de la nuit, des horizons enchanteurs et des tableaux romantiques aux sols pollués et à la végétation malade, la nature sert, ici, de métaphore à l'action dévastatrice de l'homme à l'ère de l'Anthropocène, avec ses machines phalliques, ses implantations d'usines, ses maisons d'Autochtones en ruine, filmées au loin, disséminées, cachées et isolées dans le paysage sillonné par des citernes et des excavatrices. Habitué aux images de sites d'extraction un peu obscènes prises par des drones, à l'instar de celles d'Edward Burtynsky, l'on découvre, circonspects, l'envers du décor et l'ampleur du désastre. En boucle, le film propose aussi d'imaginer la possibilité d'un recommencement et d'une régénération.

L'artiste allie donc dénonciation et radicalité politique à un certain romantisme conceptuel dans la continuité de son travail qui, des volcans associés à la bourse de Tokyo, dans sa sublime vidéo *Kessoku* (2006), au sable ensevelissant une tour en construction à Dubai, de son magnifique film *Achrone* (2011), offre un constat amer et engagé tout en évitant le discours dangereux et stérile de l'apocalypse.

1. Voir la dépêche de l'AFP du 19 janvier 2021. [En ligne] : bit.ly/3dFtRdO.

Membre de l'AICA France, Juliette Soulez est diplômée des Beaux-arts de Paris en vidéo. Elle a également suivi un cursus de philosophie à l'Université de La Sorbonne Paris 1 et à Paris 8 Vincennes – Saint-Denis où elle a obtenu un diplôme de maîtrise. Critique d'art depuis plus de 15 ans, elle a été rédactrice en chef d'*Archistorm* et de *Blouin artinfo France*. Après avoir longtemps écrit pour *Le Quotidien de l'art*, elle est désormais indépendante et elle a récemment travaillé pour plusieurs revues françaises.

Kuh Del Rosario, Julie Roch-Cuerrier et Ingrid Tremblay, *Vers des cycles mouvants*

Jean-Michel Quirion

**EXPRESSION, CENTRE D'EXPOSITION DE SAINT-HYACINTHE
5 JUIN –
12 SEPTEMBRE 2021**

Durant la belle saison, à Expression, les commissaires Joséphine Rivard et Ariel Rondeau présentent *Vers des cycles mouvants*, une exposition qui interroge la transformation de la matière d'après une question que pose la théoricienne et philosophe américaine Jane Bennett : « Quelles sont certaines des tactiques permettant de cultiver l'expérience de nous-mêmes en tant que matière animée ? » Bennett renvoie ici à notre propre capacité d'intervention comme humain en tournant notre attention vers un potentiel rapport d'équité avec la force expressive des entités qui nous entourent. Comment agir nous-mêmes comme matière vibrante et nous engager dans cette énergie vitale qui habite les êtres non vivants ?

Prééminent dans cette exposition, le concept du néo-matérialisme consiste à abolir et à déconstruire – et même à rebâtir – la hiérarchie entre la matière et l'humain pour reconnaître l'agentivité de cette dernière; cette capacité d'agir qui appartiendrait tant au vivant qu'au non-vivant. L'omniprésence de la matière, à travers notre quotidien, appelle à une prise de conscience de ses propriétés tangibles pour l'accumulation de nos mémoires et récits. La matière est vivante et se prolifère à perpétuité. La matière n'est pas inerte; ses transformations sont cycliques et incessantes. Elle devient un marqueur (in)temporel non linéaire. En nous distanciant de cette conception binaire opposant vivant et non-vivant, ainsi que sujet et objet, il s'agit désormais de reconnaître l'engagement de la matière et sa capacité à impacter le monde qui nous entoure.

L'interstice créé par la sélection d'œuvres raconte des instants d'expérimentations avec la matière et insiste sur une résistance à la force mortifère. Il n'est pas sans rappeler que les opérations d'assemblage, de façonnage et de moulage des artistes montréalaises Kuh Del Rosario, Julie Roch-Cuerrier et Ingrid Tremblay maintiennent la survivance de la matière. Dans *Vers des cycles mouvants*, la rencontre de la matière s'impose tel un entrelacement des œuvres picturales et en grande partie sculpturales des praticiennes. Toutes les trois s'engagent dans la mouvance possible de la matière, au-delà des métaphores que nous lui prescrivons par le biais d'interprétations et de représentations multiples. Les pièces partagent une posture (in)organique perceptible dans les différents traitements de la matière. D'une proposition à une autre, elle poursuit une trajectoire essentielle à sa vitalité entre des éléments comme des minéraux et des végétaux. Les procédés de réalisation des œuvres présentées, résultants de savoir-faire empiriques, sont saillants. Les artistes ont principalement opté pour des matières à ciseler ou à pétrir pour faire des textures en mouvement qui révèlent des surfaces géographiques inventées. Les œuvres aux reliefs cartographiés, décollant



de manipulations – plus spécifiquement d’empreintes de doigts –, relèvent alors de processus lents et de gestes parcimonieux ou obstinément ambitieux, laborieux et minutieux. Les pièces sont ainsi soustraites de la logique productiviste et instantanée devenue la norme.

Dispersées tel un collage spatial dans l’espace démesuré d’Expression, les œuvres sont principalement déposées sur le sol et des socles, de sorte à intensifier le jeu d’échelle avec le public. La multitude des gestes appliqués des artistes puis l’évocation de l’immensité et de la proximité s’expriment par des expansions et des diminutions de manière à déployer le potentiel allégorique de chacun des fragments présentés. Pour les visiteurs, il en résulte à la fois une observation microscopique et une contemplation télescopique de la matière.

C’est par Kuh Del Rosario que vient la plus singulière des contributions, avec des objets trouvés qui franchissent le règne du vivant, référant à l’ère anthropocène. Del Rosario récupère des matériaux glanés à travers son quotidien afin d’en faire des assemblages à la stabilité précaire qui laissent entrevoir de délicates matérialités. Celles-ci témoignent du

rapport au temps subjectif de l’artiste, par son attachement aux éléments qu’elle conserve et inclut dans son travail, comme une archéologie personnelle processuelle. Les amoncellements de pierre, de sel, de terre, de verre et d’objets appropriés et altérés, sortes de spécimens fossilisés qui révèlent la présence de Del Rosario, s’inscrivent dans un cycle distinct et suggèrent dès lors la biologie et la géologie d’un monde dérégulé par les impacts de l’activité humaine.

Parmi les œuvres présentées par Julie Roch-Cuerrier se démarque son corpus *Corespiration* (2020), une collection d’une douzaine de paires de vases en verre soufflé à la légèreté manifeste. L’artiste observe les processus de transformation de la matière, notamment la présence du vert-de-gris, produit par la corrosion du cuivre. Ce pigment instable, à la toxicité connue, est versé dans l’un des vases de chacun des duos. Ce processus évolutif apparaît presque comme une expérimentation (al)chimique ou scientifique : le vert-de-gris, étant absorbé par des fleurs fraîches qui prennent peu à peu une teinte verdâtre et se fanent, semble se décanter ou s’évaporer au compte-gouttes.

Les propositions d'Ingrid Tremblay sont, quant à elles, traversées d'une dimension artisanale qui réfère à la réminiscence de la trace et à la fugacité de l'empreinte. Par une propension pour diverses techniques de fabrication empiriques, l'artiste représente les mouvements de la nature comme si ceux-ci étaient malléables. Simulées et dévoilées, les composantes de ses œuvres ressemblent à des biomes et des reliefs terrestres chargés de crevasses. Quelle que soit la matière utilisée, Tremblay la manipule et l'accumule en des potentialités progressives. Ces interventions manuelles témoignent de gestes en suspens, laissant percevoir par les traces évanescents sur les diverses surfaces – craquelures, découpures et hachures – les instants d'hésitation inhérente aux actions répétées de l'artiste. Des frictions et des tensions, ressenties parmi les textures striées, tavelées ou torsadées, suggèrent l'érosion des vastes étendues du désert White Sands, au Nouveau-Mexique, et du Mont-Blanc de la région Rhône-Alpes, en France, déjà visitées par la praticienne.

Dans cette exposition où les manipulations matérielles les plus fragiles fabriquent un environnement sensible, Kuh Del Rosario, Julie Roch-Cuerrier et Ingrid Tremblay s'engagent dans des processus créatifs de façon signifiante par le prolongement d'explorations en perpétuel devenir. Les commissaires proposent un espace-temps qui, marqué de la présence manuelle des artistes, suggère une forte matérialité, laquelle évoque une forme de pérennité. Les matières dont nous assurons l'extraction et l'exploitation se transforment, mais la raréfaction de celles-ci, résultant d'une hyperconsommation, reste un enjeu de taille. Ne pourrions-nous pas considérer un monde où vivant et non-vivant s'entrecroisent dans une écologie dont l'agentivité serait partagée ? Comme les commissaires l'affirment dans leur éloquent essai : « Reconnaître aujourd'hui ce pouvoir actif de la matière, c'est admettre que l'entreprise humaine n'est pas la seule dominance ».

1. « What are some tactics for cultivating the experience of our selves as vibrant matter? ». Jane Bennett, *Vibrant matter: A political ecology of things*, Durham, Duke University Press, 2010. p. 19. [Traduction libre]

Jean-Michel Quirion, détenteur d'une maîtrise en muséologie de l'Université du Québec en Outaouais (UQO), est candidat au doctorat sur mesure en muséologie à cette même université. Auteur et commissaire indépendant, il travaille actuellement à titre de directeur du centre d'artistes AXENÉO7 situé à Gatineau. À Montréal, Quirion s'investit au sein du groupe de recherche et réflexion CIÉCO : *Collections et impératif évènementiel/ The Convulsive collections*. En tant qu'auteur, il contribue régulièrement à des revues spécialisées comme *Ciel variable*, *ESPACE art actuel*, *Inter art actuel* ainsi que *Vie des arts*.